

Il retient ses phrases pour ne pas envenimer les choses, les yeux fixés sur la route, ses grosses mains appuyées sur le volant, ses mains que j'ai aimées autrefois, mais qui me dégoûtent presque maintenant, ces grosses mains tristes et bêtes qui n'ont plus de charme, qui se sont perdues dans le quotidien, et maintenant dans le passé.

— Je pourrai pas rester longtemps, dit Michel, gêné par mon regard, la voix un peu sourde.

— J'avais compris.

En partant de la gare, je lui ai laissé le volant, à cause sans doute d'anciennes habitudes. La vieille Ford sent le chaud et le vieux, elle s'est racornie mais je la garde, vestige d'un passé dont je ne peux ni ne veux me défaire. Tu es sûre que tu veux pas conduire ? Mais oui je suis sûre, je te montrerai le chemin. Bien sûr que ça ira à l'hôpital, pourquoi ça n'irait pas ?

Maintenant il voudrait ajouter quelque chose, relancer la conversation mais n'a pas d'idée et les petits immeubles du centre-ville défilent, et il fixe la route

comme si c'était très important. Deux ans que je ne l'ai pas vu. C'est tellement étrange d'être à nouveau côte à côte. On dirait des acteurs fâchés qui veulent rejouer une pièce, mais les mots sont anciens, la mise en scène ne colle plus, elle n'a plus de sens.

Même la bonne nouvelle, l'arrivée du bébé, ne change rien à l'affaire.

La dérive a commencé dix ans plus tôt, ce soir où Manon a appelé, ce soir où je n'ai pas réagi – lui non plus d'ailleurs, et je lui en veux toujours, je lui en voudrai toujours. Nos vies se sont définitivement séparées quelques semaines plus tard, après l'assassinat de Manon. *Assassinat*, je sais que ce n'est pas le bon terme, on me l'a souvent reproché, mais pour moi c'est le seul valable.

Je me détourne et passe en revue les enseignes ternies, les magasins fermés, les taches de gras sur les trottoirs pleins de poussière, tous ces défauts que la lumière efface d'ordinaire. Plus loin, c'est toujours pareil à la sortie d'Antibes, un carrefour idiot au-dessus du chemin de fer, avec les inévitables crétins qui forcent et qui finissent par bloquer tout le monde.

La conversation avance sans but. Clara va bien. Le bébé aussi, ça s'est super bien passé pour un premier. Oui, moi aussi ça va. Ils m'ont repris chez Bernier, en fait, le truc de l'autoentrepreneur, c'était pas si mal pour recommencer. Plaquiste, un peu d'électricité aussi... Et toi alors ?

Je n'aime pas parler de Clara, ça me fait trop penser à Manon, c'est plus fort que moi. Elles avaient sept ans d'écart, elles étaient différentes et je faisais des diffé-

rences entre elles. Je le savais, j'essayais de changer mais je n'y arrivais pas, ou bien seulement en surface. Et elles s'en rendaient compte, elles en souffraient et moi aussi.

Depuis la mort de Manon, c'est pire. Je pense toujours à ce que j'aurais pu faire, à ce que j'aurais *dû* faire. Et ça me fait horreur d'être comme ça, engluée dans ce passé impossible à digérer.

J'aurais été plus horrifiée encore si j'avais su à cet instant ce qui m'attendait à l'hôpital. Oui, j'aurais fait demi-tour à coup sûr. Mais un quart d'heure plus tard, nous nous sommes garés et je suis descendue.

Il y avait une place au fond du parking, le long d'une armoire électrique. Michel a grimacé en posant une basket dans une flaque noirâtre, il a ri nerveusement et moi aussi.

L'hôpital se dresse devant nous. Les blouses blanches, l'odeur, elles me font toujours le même effet.

À cent pas de l'entrée la peur m'étrangle déjà, je me sens comme une amputée d'un bras qui risque de perdre l'autre. Je ferme les yeux, je m'arrête pour respirer, et je repars en tentant de chasser mes souvenirs, mais comment ? Je sais que c'est impossible. Impossible.

Michel marche vite en traînant sa petite valise. Il a fait un effort pour être beau, mais sa chemise propre le boudine, autrefois je me serais moquée de lui, et il aurait ri. Mais pas ce matin, j'ai trop de mal ici. Un médecin barbu m'inspecte au passage, il doit croire que c'est moi la malade, à traîner comme ça, la mine

revêche à la remorque de mon mari. Mon expression le surprend, agressive. Il se détourne.

Deux femmes attendent dans le couloir de la maternité au premier étage, deux mochetés à vingt ans et vingt kilos près. Avant, j'aurais ri d'elles, et Manon, et Michel et Clara aussi.

Clara qui ne m'a jamais vraiment ressemblé, plus petite que moi et plus ronde, alors que Manon avait ma taille, fine, le nez petit, le visage en triangle. Dans une porte vitrée, je vois le reflet d'une femme sans attrait en débardeur et jeans, taches de rousseur et cheveux à la Jeanne d'Arc, des plis aux commissures des lèvres. Mes rides du bonheur ne me servent plus. Je ricane et je grince, c'est tout.

Clara doit nous attendre, remplie de bonheur, mais j'ai du mal à me concentrer sur elle, je déteste ce silence feutré, ces odeurs de chimie et de plâtre, de fades repas, ces alarmes qui sonnent, on ne sait jamais pourquoi ni pour qui, ces docteurs qui flottent dans les couloirs avec leurs mystères, avec tout ce qu'ils savent et nous cachent.

Tout ce qu'ils nous cachent.

Manon devait l'aimer, cette ambiance. Et pourtant c'est ce qui l'a détruite. Et je suis la seule à le croire. C'est insupportable.

Je ferme les yeux. Je respire.

Des cris de joie.

Même jeune accouchée, très fatiguée donc, Clara essaye toujours de plaire, d'être parfaite. Elle se redresse à demi, heureuse de me voir avec son père, comme si ça changeait quelque chose, comme si on

pouvait revenir en arrière comme ça, en un battement de cils, elle et ses ongles vernis, ses yeux azur, ses joues rondes d'enfant alors qu'elle a combien ? trente et un ou trente-deux ans, lisse et propre, coiffée comme un bébé qui sort du bain. Un petit brillant tremble dans le creux, à la base de son cou. Le petit dort à côté, les traits chiffonnés, yeux et poings fermés, et je sens ma poitrine se fendre lorsque Michel le prend, et mon esprit part des siècles en arrière, quand Manon est née, puis Clara, et que nous avons commencé notre vie, que nous avons espéré, que nous avons eu notre maison et nos grands projets, comme tout le monde, et que nous avons vécu en croyant que rien de mal ne pouvait nous arriver.

Ça va maman ? Mais oui ça va ma chérie, bien sûr que ça va ma Clara. Incapable de dire autre chose, je serre ses doigts et des larmes brillent dans ses yeux clairs, puis dans les miens, brouillés d'un coup et pleins de mélancolie. Il flotte dans la chambre l'odeur miraculeuse de lait de corps, de lait maternel, de draps frais et de café. Des fleurs nouvelles se sont accumulées dans un coin, sur la table bleu ciel.

Greg a pas pu venir, il sera là tout à l'heure. Papa dormira chez nous. Oui bien sûr qu'il dormira chez toi.

Elle dit : *papa*. Je sais ce qu'elle pense et veut, elle aimerait revenir à *avant*. Le bébé nous ressouderait, tout serait réparé. J'observe Michel, ses grosses mains qui soulèvent le poids plume de l'enfant, le serrent doucement contre son buste, il retrouve des gestes très anciens, une religion ancienne. Le bébé a un jour et je suis grand-mère, tout ça me paraît irréel.

Et l'étreinte de nos doigts se prolonge, comme si c'était la première fois qu'on se touchait la main, moi et Clara.

Plus tard, Michel me parle dans le couloir, mais je ne l'entends pas vraiment. Grands-parents, ça fait drôle non ? Oui oui, bien sûr que ça fait drôle.

Je sais ce qu'il voudrait que je réponde, mais non, tout ce bonheur ne me fera pas revenir en arrière. Au fond de lui, il le sait aussi. On ne replante pas les arbres arrachés. Il se détourne, l'œil humide.

Et moi, je flotte dans un étrange état, entre bonheur et peine. Après l'ascenseur nous retrouvons le rez-de-chaussée, comme un tableau identique avec d'autres figurants placés là : malades, ambulanciers, visiteurs, chacun perdu dans sa vie.

Tu me conduis chez Clara. Oui je te conduis chez Clara. Elle m'a donné ses clés, tu les garderas. Je suis certaine qu'il aimerait voir mon studio, moi je ne veux à aucun prix. Je réalise que j'ai un peu honte de ma nouvelle existence, triste et sans avantage.

Et je le vois.

Il est là, planté dans le hall, habillé en blanc, un fantôme du passé sur qui je me dirige avec Michel.

Au début, c'est difficile à croire même si ce n'est qu'un homme blond aux cheveux lisses. Michel me parle toujours d'un ton joyeux, presque content et confiant. Il faudrait refaire la chambre du bébé, pas de problème, avec Greg ce serait vite fait, un jour ou deux, cet après-midi on pourrait acheter ce qu'il faut.

Le son de la voix de Michel s'éteint tout doucement. Plus de son. Le silence.

Il est là, debout comme un spectre en blouse blanche, une apparition de cauchemar au coin de la cafétéria dans des odeurs d'expresso, de panini. Sa face ovale un peu bizarre, lisse, hors du temps, le type qui traverse tout, sur qui on retombe partout. Mon cœur fait un bond, ma vision se brouille et mes tempes bourdonnent, le dos moite, une boule de haine à la gorge.

Quelques pas encore, c'est bien lui, à dix mètres. Décontracté, deux stylos et un stéthoscope, des papiers plein les poches. Sous la blouse, une chemise claire. Je ne l'ai jamais touché, jamais approché au point de le sentir. Il doit être sans odeur, puisqu'il est sans âme. Deux femmes en tenue d'hôpital l'écoutent, une blonde plus âgée, une brune aux cheveux frisés, de grands yeux noirs, de type méditerranéen. Sans l'entendre parler, je retrouve son arrogance intacte, la fascination qu'il exerce, son culot infernal et ce sourire mécanique de celui *qui sait*.

Il ne m'a pas vue. Ou au contraire il m'a parfaitement reconnue, il joue l'innocent en blouse blanche et il se peut que son cerveau malade tourne déjà à toute vitesse, qu'il élabore un plan pour m'éliminer. Moi aussi.

Encore trois pas. En tendant la main je pourrais le toucher. Je suis à sa hauteur, j'entends sa voix mêlée à celle de Michel, à mes côtés. Je détaille ses lunettes fines à montures dorées, son nez droit, sa bouche qui remue, une émotion puissante m'étreint, me parcourt du creux des reins à la nuque, me hérissé le poil. Peut-être que je vais m'évanouir mais non, je passe, tout simplement.

À côté de l'assassin de ma fille.

Michel à ma droite, lui à ma gauche.

Arrivée à l'entrée du hall, je me retourne, c'est plus fort que moi. Et je me précipite, je rebrousse chemin presque en courant mais il n'est déjà plus là. Un immeuble vient de me tomber dessus. Pendant toutes ces années j'ai voulu l'effacer, me dire, me persuader qu'il avait disparu, qu'il n'existait plus, qu'il *n'exerçait* plus. Mais pourquoi aurait-il arrêté de le faire ?

Depuis dix ans, l'assassin de ma fille travaille à l'hôpital.

Depuis dix ans il tue d'autres patients.

C'est aussi simple et net et réel que le bébé de Clara.